

Gaceta de Estudios del Siglo XVIII. Volumen 1. Primavera 2013.

**Miguel de Sequeiros, traducteur de Thomas Simon Gueullette:
Les Mille et Un Quarts d'Heure (1715) au miroir de *Los Mil
y un quartos de hora* (1742)**

**Miguel de Sequeiros, translator of Thomas-Simon Gueullette: *Les
Mille et Un Quarts d'Heure* and *Los Mil y un quartos de
hora* (1742)**

Carmen Ramirez (Universidad de Sevilla)*

cramirez@us.es

Artículo recibido: 14-06-2013 | Artículo aceptado: 21-06-2013

Abstract:

The Spanish reception of the Enlightenment oriental tales cannot overlook Miguel de Sequeiros's translation. He was a Galician Augustinian monk who in 1715 adapted Thomas-Simon Gueullette's *Les Mille et un quarts d'heure*, an essential link in the history of the oriental short story, with origins in the tradition of *The Thousand and One Nights* (1704) by Antoine Galland. This paper addresses this singular filiation sprouting from the reading of the different editions of the text. In the paratexts to the first 1742 edition by Sequeiros, the censors and the translator suggest a reflection on poetic, ethic and aesthetic subjects that modifies the symbolic model and the historical value of the original *Tartarian Tales: or, A Thousand and One Quarters of Hours* and promotes the vision of the Ancient in desecration of the Modern.

Keywords: Sequeiros, Gueullette, *Tartarian Tales*, Translation

Resumé:

La réception du conte des Lumières en Espagne ne saurait oublier la traduction de Miguel de Sequeiros, Augustin espagnol à qui l'on doit la traduction des *Mille et un quarts d'heure* (1715) de Thomas-Simon Gueullette (1683-1766), jalon incontournable dans l'histoire du conte oriental, forgée à l'issue du recueil des *Mille et une nuits* (1704) d'Antoine Galland. Notre article retrace l'histoire de cette singulière filiation au travers de la lecture des différentes éditions de leurs textes. Dans l'appareil préfaciel de l'*éditio princeps* de Sequeiros (1742), les censeurs et le traducteur proposent une réflexion en matière poétique, éthique et esthétique qui modifie le modèle symbolique et la valeur historique de l'oeuvre originale, rapprochant les *Cuentos tártaros* de la vision des Anciens au détriment des Modernes.

Mots-clés: Sequeiros, Gueullette, *Contes Tartares*, Traduction

Sobre la autora:

Profesora titular de Filología Francesa, es autora, entre otros estudios de literatura francesa del siglo XVIII, de las ediciones críticas de *Les Mille et un Quarts d'Heure. Les Contes Tartares* de Gueullette (Éditions Honoré Champion, 2010) y *Le Sylphe, ou songe de Madame* *** de Claude Crébillon (Classiques Garnier, 2010). Asimismo ha coeditado el monográfico *Les Mille et une nuits et le récit oriental. En Espagne et en Occident* (L'Harmattan, 2009).

*Este trabajo se ha realizado en el marco del proyecto de investigación FFI2012-30781, financiado por el Ministerio de Economía y Competitividad.

*Dulce est decipere in loco*¹
*Et ayant mangé ce livre, il devint doux à ma bouche comme le miel*²

1. De la tâche (sacrée) du traducteur à la traductibilité révélée benjaminienne³

Si l'écriture littéraire déploie, en amont et en aval, un large éventail de création, de représentation et d'idéologies, le texte du traducteur renforce les dimensions de cette archive esthétique et culturelle que constitue l'œuvre littéraire. Outre les valeurs rhétoriques classiques de *dignitas*, *auctoritas* et *gravitas* (Cicéron, 1867 : 297), le traducteur mobilise les mécanismes du transfert, de la *translatio*⁴, sans se dessaisir pour autant d'une part de création, dans le concept aristotélicien de *poïesis* qui contemple la "production" sans renoncer à l'"action" ou *praxis*, laquelle s'oppose à l'idée de prudence, "car l'opinion comme la prudence est relative à ce qui pourrait être autrement [...]" (Aristote, 1824 : VI, III-V). Il s'agit de l'exercice du choix, procédure inhérente à la traduction, et liée aux limites imposées par le canon littéraire et le propre usage, dont l'infraction interpelle l'image consacrée du *traduttore/traditore*. Cela est su, l'histoire de la traduction, inséparable de l'exégèse, de la métaphore, de l'herméneutique ou de la paraphrase, se réclame très tôt des principes de fidélité, et se constituera en un art de traduire, doté de règles et de valeurs, qui atteint sa maturité, après la translation médiévale, et coïncide avec la naissance des langues vernaculaires pendant la Renaissance. Un nouveau rapport des hommes au monde, où l'*autre* paraissait, ne pouvait se développer que dans le cadre d'un nouveau rapport aux mots. Amyot, Dolet, Érasme, Marot, Rabelais, Luther ou Calvin etc. ne le démentiront pas (Breman, 2012). La Renaissance langagière comble l'Humanisme scripturaire de cette nouvelle pratique qui acquiert des premières lettres de noblesse par la défense et l'illustration des langues (Du Bellay, 1549) fondées sur l'art de traduire (Luther, 1530⁵; Dolet, 1540). La tradition est longue dans l'histoire de la traduction concernant les principes de fidélité et d'infidélité au

¹ "Il est agréable d'oublier la sagesse à propos", Horat. à Virgile, *Carmina*, Lib. IV. 12, 27, OD. XII. Devise que Gueulette bibliophile utilise dans ses *ex libris* porteur d'un emblème composé, en honneur de ses œuvres, par un Tartare, un mandarin, un arlequin, une sirène (Coderre, 1934: 38).

² Livre d'Ézéchiel, III, 3.3.

³ Notre parcours théorique propose une ligne de réflexion partant de l'idée de traducteur sacré de Saint Jérôme et Saint Augustin et aboutissant, entre autres, à la tâche du traducteur que conçoit Walter Benjamin en 1923 (Étude parue dans Charles Baudelaire, *Tableaux parisiens*, traduction et avant-propos sur la tâche du traducteur. Heidelberg: Richard Weißbach: Benjamin, 2000: I, 244-265).

⁴ "Translation" fut l'expression consacrée à Rome. Il faut attendre la Renaissance pour que s'impose le terme "traduction", désormais utilisé par les pays de langue romane au détriment de la "translation" que gardent les langues anglo-saxonnes. (Chavy, 1982: 361-362).

⁵ *Sendbrief vom Dolmetschen (Épître sur l'art de traduire et sur l'intercession des Saints); Summarien über di Psalmen und Ursachen des Dolmetschen*, Weimar, 1530, Jean Bosc (1964) et Bocquet (2001).

texte (Ballard, 2007; Deslisle, 1995; Lieven d'Hulst, 1990; Van Hoof, 1991; Viallon, 2001). Elle relève en première instance de la dichotomie entre la traduction des textes sacrés et des textes profanes et, par la suite, se constitue en un principe même de l'art de traduire et en un axe de la réflexion: restituer le sens sans entraver sa vérité ou rendre la lettre au sacrifice de l'entière vérité (Saint Jérôme, 1838: LVII, 5, III, 133)⁶. Dans la période ciblée, en pleine Europe française triomphante (1680-1760) (Von Stackelberg, 2001: 47-62), la question des "Belles Infidèles" allait déchirer Anciens et Modernes, de l'âge classique au temps du préromantisme, confrontant la littéralité et l'adaptation-crédation (Mounin, 1994; Von Stackelberg, 2001: 47-62; Zuber, 1968).

Dans cet ordre de choses, nous aborderons l'étude de la traduction de Fray Miguel de Sequeiros (1742) d'un conte de Gueulette (1715) sur un double plan théorique: dans les termes benjaminien de "traductibilité" et d' "Histoire" telles qu'il posait la question en 1923, dans son propos sur "La tâche du traducteur", à savoir que toute capacité traduisible d'une œuvre aboutit à une autre possibilité, à un avatar de vie et de survie dans la vaste extension de l'Histoire (Benjamin, 2000: I, 247); et d'autre part dans la perspective de l'histoire culturelle de la traduction (Bürke, 2008) en ce qu'elle suppose d'intégration de l'autre et de l'étrange/l'étranger dans sa culture, et dans sa construction identitaire.

Car l'Histoire accueille sans appel les œuvres d'art, leur gloire, leur médiocrité, leur source, et l'écriture et la traduction les rédimment de l'oubli et agencent leur survie. Au même titre que l'écriture est porteuse de lecture(s), la version originale est nommément dans sa propre traduction, quelle qu'elle soit, porteuse à son tour de traces, d'une vie, d'une finalité (Benjamin, 2000: I, 248), au service d'une expression (archives matérielles), et d'une représentation (archives symboliques). La traduction d'un texte essaime dans les sociétés des valeurs autres, contribuant à former le goût, le modifiant ou dépassant le stade de l'étrangeté des langues et de leur génie: la traduction, comme figure de trahison même, aménage de nouvelles voies d'accès au texte original et à sa version, saturés l'une comme l'autre de signes, d'empreintes, de marques, voire des énigmes que l'auteur impose par la langue et ses langages, et que le traducteur choisit de transférer, d'interpréter, de récrire ou de traduire. Une nouvelle archéologie se crée pour le texte et sa nouvelle mémoire requière dès lors un dispositif

⁶ "Non verbum e verbo, sed sensum exprimere de sensu", Epître LVII. Ad Pammachium. De optimo genere interpretandi. *Traité sur les devoirs d'un traducteur des livres sacrés*. (Saint Jérôme, 1838: 131-140).

d'intellection et de conservation qui le prépare à cet autre héritage légué à différents peuples en différentes langues et sur des modes divers de représentation⁷.

La traduction révèle, enfin, en creux, sur une page infinie, les volontés et les expériences, de tout un chacun, d'aborder et de saisir, "le rapport intime entre les langues" (Benjamin, *ibidem*), à savoir garder la fidélité à l'œuvre, sans établir une équivalence absolue entre l'œuvre originale et l'œuvre traduite. Car toute œuvre d'art meurt au péril de sa propre maturation, toujours posthume en soi, insérée dans l'Histoire qui modifie la langue, les usages, les textes, et leur contexte (Benjamin, 2000: I, 250).

Ce n'est donc pas de la ressemblance que relève la traduction (même si les Anciens défendront la servitude de la lettre au lieu d'y préférer sinon le seul ordre du sens, au moins l'équilibre entre l'asservissement au littéral et la traduction libre⁸), mais il existe bien une sorte de lieu de révélation⁹, par laquelle s'accomplit l' "extranéité" (Benjamin, 2000: I, 252) des langues, et s'exécute notamment une réconciliation qui assure la perpétuité d'un texte, et de ses lectures, et ce, même au risque d'en contraindre le sens premier.

De l'original à la traduction, entre l'écrivain-auteur et l'écrivain-traducteur s'instaure une traverse rattachant l'œuvre littéraire première à sa traduction, transformée en un autre texte: la tension éditoriale et la reformulation textuelle se jouent en termes de présence de l'Histoire, fragilisant les concepts stabilisateurs de "fidélité et de restitution", attribués à la traduction. La défense de la littéralité par les Anciens aboutissait enfin à une sacralisation de la seule autorité des Classiques et de leurs diktats face à la liberté, au choix et aux incertitudes auxquels opte le traducteur, élaborant en filigrane, une *interlinéarité* poétique et littéraire (Benjamin, 2000: I, 262) dans l'œuvre traduite.

La traduction pose dès lors un ordre esthétique différent, fondant une généalogie et des filiations linguistiques, littéraires, et culturelles, lesquelles situent l'œuvre traduite dans la recherche de sa propre conquête (Deslille, 2007), de ses propres ouvertures exégétiques. La fonction médiatrice de la traduction a représenté historiquement l'un des atouts des conquérants, dont la diplomatie honora les enjeux politiques des rois et des puissants qui

⁷ Cela rejoint l'argumentaire de Didi-Huberman dans l' "Atlas ou le gai savoir inquiet" (Didi-Huberman, 2011: 1-79). Pour notre part, nous partons de l'idée contraire: le montage d'un "atlas du savoir" de la traduction s'articulera à partir de "tout ce qui a déjà été lu".

⁸ Sur cette question, consulter Ballard et Lieven d'Hulst (1996).

⁹ Dans le cas des textes sacrés, traduction et transgression s'associent souvent.

incorporèrent traducteurs et interprètes à des institutions dépendantes de la cour, et des centres de pouvoir¹⁰.

Dans ce sens, la littérature universelle, à commencer par les textes fondateurs de la littérature sacrée (le *Talmud*, le *Coran*, la *Bible*), n'aurait jamais pu se survivre sans la traduction, et sans cette *interlinéarité*, creuset de la textualité première, de l'archétype et du motif essentiel que conforme l'aura (Benjamin, 2000: III, 67-113)¹¹ de toute œuvre d'art qui ainsi la relance sans cesse dans les diverses économies politiques et dans les multiples communautés littéraires et culturelles des sociétés.

La traductibilité assure une autre forme de reproductibilité de l'œuvre littéraire. Il s'établit dès lors un dialogue esthétique, culturel et historique entre le texte en langue originale et la traduction obtenue qui s'inscrit dans des contextes variables, hybrides ou discontinus¹² de l'Histoire que l'écrivain-traducteur transcrit ou invente, usurpateur des formes, autorisant des répétitions, ou des oublis, mais instituant, dès le début, sur une base rhétorique et historique, l'ordre d'une médiation nécessairement transculturelle, et, par voie de conséquence, influençant la pensée et les représentations de la société. Car la circulation des traductions et des livres en langue étrangère, au sein du commerce du livre, évite l'oubli au travers de cette nouvelle forme complémentaire de l'original, surgie dans le tissage intime des langues "où littéralité et liberté doivent s'unir dans la traduction sous forme de version interlinéaire" (Benjamin, 2000: I, 261).

La publication de la première traduction (1742) de Sequeiros du conte oriental de Gueullette (1715) met en lumière la tâche du traducteur franchissant le stade de simple passeur de récits, pour fournir à l'Histoire le texte et sa lecture, et la possibilité de son langage, au détriment certes de la qualité de l'œuvre originale. Néanmoins, l'Augustin met à l'épreuve les bigarrures orientales du conteur Gueullette, situant en arrière-plan le gazage de l'exotisme de l'Arabie Heureuse, pour en retenir principalement la contrainte morale et ses vertus de la société d'Ancien Régime assujettie aux qualités du Prince.

¹⁰ Notamment dès la chute de Constantinople, les échanges politiques, commerciaux et culturels entre l'Occident et l'Orient se multiplient: cela favorise l'éclosion d'écoles de traducteurs et l'émergence du phénomène des jeunes de langues (Hitzel, 1997).

¹¹ "L'Œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique". Cette étude correspond à un texte de Benjamin datant de 1935. (Première version en 1935: *Gesammelte Schriften*. I, 431-469).

¹² Dans ce sens, l'histoire culturelle de la traduction trace de nouvelles voies de réflexion et d'analyse des textes traduits.

2. La réception d'une œuvre singulière

Miguel de Sequeiros est un cas de figure particulière dans l'histoire de la traduction où il n'a pas encore recouvré sa place au même titre que le panthéon littéraire ne l'honore davantage, quoiqu'il y soit timidement classé comme traducteur. La bibliographie, quelque peu lacunaire à tous égards envers Sequeiros et son œuvre, ne reprend pour toute notice biographique (Aguilar Piñal, 1981: 643; Díaz Díaz, 2003: 286-287; Lanza Álvarez, 1953: 288; Santiago Vela, 1931: 468-470) que les éléments portés sur les pages de titre de ses deux seules œuvres connues à cette date, qui sont notamment deux traductions, à savoir le *Canocchiale aristotelico traducido del idioma italiano* (sic) de Manuel Tesauro (1741)¹³ et *Los mil y un quartos de hora: Cuentos Tártaros traducidos del idioma francés* de Gueullette. Leur fortune éditoriale est inégale et manifestement féconde dans le cas des *Cuentos tártaros* (1742, 1789, 1796, 1802, 1820).

Le portrait de notre Augustin est pour l'essentiel contenu dans l'une des censures de 1742:

Miguel de Sequeiros, de la Religión de N.P.S. Agustín, Maestro de Sagrada Teología en ella, uno de los del Número de su Provincia, Rector electo de su Colegio de Alcalá, Prior que ha sido de los Conventos de Santiago, y Bilbao, Definidor de su Provincia de Castilla, Teólogo, y Examinador Sinodal de la Nunciatura, y residente en el Real Convento de S. Felipe de Madrid. Y aunque sacó a luz en el año pasado de 41 otra traducción del Italiano al Español, con el título de Anteojo de larga vista Aristotélico [...]. Censure de Vicente Ventura de la Fuente y Valdés (Sequeiros, 1742: s.n.p.)

En 1737, quelques années avant la publication de sa deuxième traduction, paraissent plusieurs oeuvres, on publie plusieurs oeuvres importantes pour l'Espagne du XVIIIe siècle: la *Poétique* de Luzan, le *Diario de los literatos*, et les *Orígenes de la lengua española* de Mayans y Siscar. Plus tard, Feijoo a conclu son *Teatro crítico* (1739), dont l'un des premiers discours a trait au "Paralelo entre lenguas" (1726)¹⁴ et il aborde ses *Cartas eruditas* (1741). Buriel allait publier son *Apuntamientos de algunas ideas para fomentar las letras* (1750) et, en 1742, Mayans y Siscar publie l'œuvre posthume de Nicolás Antonio, *Censura de historias fabulosas*.

¹³ *La lunette d'Aristote: le canocchiale* reste intraduit en France dans sa totalité. Michel Hersant en a publié quelques fragments et une excellente étude critique (2001). Emmanuelle Tesauro ne sera traduit en français au XVIIIe siècle, que par Thomas Croset, Père récolet, volubile et laborieux qui passa de nombreuses années à Madrid. Il traduisit aussi l'*Introduction aux vertus morales et héroïques* de Tesauro (2 tomes, Bruxelles: chez François Foppens, 1712). Trévoux en fera la notice dans son *Dictionnaire*.

¹⁴ Vargas Ponce publie une sorte de réplique en affirmant que le français a corrompu l'espagnol (1793: 37).

L'Espagne de Sequeiros a assumé la relève dynastique intronisant les Bourbons là où les Habsbourg régnèrent sans appel, éclipsée par l'hégémonie culturelle française qui continue à imposer des goûts et des modes, alors sous l'égide des Lumières et de l'influence allemande, italienne et anglaise. L'*Ilustración* espagnole s'investit dans ce cosmopolitisme¹⁵, et les institutions culturelles rénovées du temps, malgré la censure toujours vigilante, favoriseront le commerce du livre et la formation de bibliothèques et d'archives de premier ordre. Dans cet ordre d'idées, la *Noticia abreviada de las bibliotecas y monedas de España* de Campomanes (García Morales, 1972: 95-126) et la bibliothèque de Jovellanos (1778) (Aguilar Piñal, 1984 ; Clément, 1980) exemplifient l'intérêt et les tendances des lecteurs du temps pour lesquels les lettres françaises occupaient une place de choix.

La République des Lettres et la société espagnole d'Ancien Régime se débattront longtemps entre l'engouement du Français, l'europhisme effréné, l'apologie espagnole et l'*afrancesamiento*¹⁶. *Ilustración*, novateurs, ou néoclassicisme, le siècle de Feijoo est traversé par les contradictions de l'idée du progrès et une conscience nationale émergente, partagé entre la tradition et le progrès qui tardent à s'accorder sur un modèle esthétique et éthique favorisant l'idéal commun à l'Europe éclairée, à savoir, la quête du bonheur de l'individu et l'assomption de la conscience civilisée. Ce cosmopolitisme fortement teinté de l'influence française ne tarde pas à convoquer des prises de positions divergentes de la part des esprits éclairés tels Feijoo, Capmany, Luzán, Jovellanos ou Cadalso, Mayans y Siscar, ou Sarmiento¹⁷. On clamera contre les gallicismes¹⁸ et la corruption de la langue, on dénoncera l'outrage à la nation, au péril de ses bonnes mœurs, non sans en défendre aussi l'ouverture d'esprit et le changement de paradigme de la pensée et du goût, tout en greffant sur la question de la langue, la réflexion identitaire¹⁹. Dans ce sens, Fray Sarmiento sera sans indulgence: "Esta nación de genio tan opuesto al español [...] ellos son los que nos inundan de librillos en que se encuentra

¹⁵ La vision d'une Espagne asservie à l'influence française et aveugle au projet des Lumières est redevable pour une grande part à Menéndez Pelayo (Álvarez Barrientos, 2005: 13-238).

¹⁶ Cela est su: des rodomontades à la question de Masson de Morvilliers (1782) et à la controverse des *Afrancesados*, la France et l'Espagne entretiennent des rapports polémiques.

¹⁷ La liste est longue et il existe une bibliographie abondante sur cette vaste question des rapports et des influences au XVIII^e siècle entre la France et l'Espagne: La *Historia literaria en el siglo XVIII* de Francisco Aguilar Piñal (Madrid : Trotta-CSIC, 1996) présente une synthèse précise et fort intéressante.

¹⁸ Étienvre rappelle fort justement l'inquiétante présence du gallicisme au XVIII^e siècle en Espagne, dont le terme apparaît pour la première fois en 1737 dans le *Diario de los literatos*, et non en 1786 comme l'affirmait Corominas (1954) ni en 1804 selon la RAE (Étienvre, 1996: 99-101).

¹⁹ Entre autres textes significatifs, citons à nouveau Mayans y Siscar et son histoire des origines de la langue espagnole (1737) et à l'opposé, l'Apologie de la déclamation de Vargas Ponce (1798). Par ailleurs, pour une vision générale des réflexions sur la traduction, consulter l'étude sur le discours de la traduction en Espagne au XVIII^e siècle (García y Lafarga, 2004).

mucho superficial, frívolo, pueril y repetido [...]” (Sarmiento, 2003: 86). Feijoo, le brillant esprit, saura garantir la part des choses et commença par établir un parallélisme entre les langues Castellane et Française, développant enfin une réflexion sur la comparaison de deux peuples et de deux façons de dire le monde, de l’écrire et de le penser (Feijoo, 1778: I, XV, 309-325)²⁰. L’équation néfaste, entre la langue outre-Pyrénées et les idées contraires aux bonnes mœurs espagnoles, se doublait d’une association de plus en plus étroite entre langue et roman français censurable, qu’aggravaient les lendemains de 1789. Cette polémique assimilation des esthétiques et des éthiques se consolidera au fur et à mesure que le siècle avance, et sera renforcée par les diktats du Tribunal de l’Inquisition et la Censure du Conseil de Castille redoublant leurs efforts contre l’Infâme, religieuse et profane. La police du livre et la législation de l’époque, principalement sous Ferdinand VI et Charles III, surtout à partir de la loi Curiel (1752), imposèrent de nombreuses contraintes et mirent en place une sécularisation des contrôles qui, sans enrayer la circulation des imprimés et des idées, nationales et étrangères²¹, ralentirent leur accès et garantirent une politique de contrôle. Les atteintes portées à la liberté d’imprimerie étaient nécessairement des abus de l’autorité en matière de liberté de pensée. La parution de textes comme celui de Sequeiros confirmerait que la lecture des censeurs n’était pas toujours si peu complaisante (Álvarez Barrientos, 2005: 173) et paradoxalement, l’édit censurant l’une des éditions des *Contes tartares* date de 1785 juste après l’ordonnance du 21 juin 1784 (Domergue, 1995: 34).

Les livres étrangers, notamment ceux en langue française, accuseront une présente soutenue dans l’*Index Librorum Prohibitorum* (1702, 1704, 1789)²², censure qu’accentue naturellement la Révolution française. D’un autre côté, les traductions d’œuvres françaises et la réflexion sur la traduction reprennent invariablement les termes de la polémique du “Paralelo de las lenguas Castellana y Francesa” (Feijoo, 1778: t. I, XV, 309-325), suivi par l’un des textes phares qui sera, comme l’on sait, l’*Arte de Traducir el idioma francés al castellano* (Capmany, 1776), rejoint par l’*Arte de hablar bien francés* (Chantreau, 1781)²³.

Les traductions espagnoles de textes français (surtout pour le roman et le théâtre) et les textes en français abondent et s’imposent aux autres langues surtout dans les deux premières décennies de la deuxième moitié du XVIIIe siècle jusqu’aux approches de la Révolution

²⁰ Le *Teatro crítico o universal* parut pour la première fois en 1726.

²¹ Pour cette question de la censure et de la police des livres, consulter les travaux classiques de Desfourneaux (1973) et Domergue (1982 et 1996).

²² Catalogue des livres français condamnés (Desfourneaux, 1973: 217-258).

²³ Plus spécialement, les “Observaciones sobre la traducción” (Chantreau, 1781: 254-289).

française²⁴. Persécution du livre français qu'accroîtront successivement les idées révolutionnaires de 1789, et la guerre d'Indépendance. Ceci dit, le réseau de Bibliothèques et d'Académies, le trafic de périodiques, ainsi que la circulation sous le manteau de textes interdits compensèrent les freins de la censure garantissant de la sorte le commerce des imprimés et le développement éditorial dont le siècle suivant se bénéficia largement. Tel est le cas des *Contes Tartares* de Gueullette dont l'édition de 1785 fut indexée en 1804, prouvant d'une part qu'à cette date l'auteur traduit par Sequeiros circulait normalement en Espagne, et d'un autre côté, cela n'empêcha guère les différentes réédition de la traduction jusqu'en 1820.

3. Des affinités électives²⁵: Sequeiros et Gueullette

À ce titre, la réception de Gueullette en Espagne résulte d'un singulier chassé-croisé éditorial et inquisitorial dont le télescopage s'initie par la traduction de Fr. Miguel de Sequeiros en 1742, et termine avec la dernière édition en 1820. Entre ces deux dates, de nombreuses références paraissent dans la presse du temps, jusqu'à la fin du XIXe siècle²⁶, et la censure inquisitoriale intervient pour indexer l'édition de 1785 des *Mille et un quarts d'heure*, *Contes tartares*:

Les Mille et un quart d'heure, contes tartares: obra así titulada en francés, tres tom. En 12º impr. en Lila. 1785. En la pág. 215 del tom., 2, bórrese desde "Adressés au souverain Créateur" hasta el fin del párrafo inmediato que concluye: "étaient même précieuses"²⁷. Edicto 11 de febrero de 1804 (*Índice general*, 1844: 229).

²⁴ L'étude de Buigues montre l'évolution constante des traductions, tous genres confondus, le long du siècle, accusant deux diminutions sensibles: la première de 9,1% à la fin du règne de Philippe V, et la seconde de 19,7% dans les années 90-91 suite à la Révolution française et à la politique répressive de Floridablanca, précédées par l'âge d'or de la traduction espagnole (1750-1770) avec une augmentation de 50%. (Buigues, 2002: 104-105).

²⁵ Nous empruntons cette expression au fameux titre "Les affinités électives de Goethe", correspondant à une étude de Benjamin datant de 1922 (Vienne, 1924-1925, *Neue Deutsche Beiträge*, II.1/2: Benjamin, 2000: I, 274-395).

²⁶ *Correo de Madrid (ó de los ciegos)* (1788, sábado 23 de febrero). p. 779; *Diario de avisos de Madrid* (1827, jueves 9 de febrero). p. 2; *Diario de Madrid* (1795, jueves 31 de diciembre). p. 2177; (1796, jueves 7 de abril). p. 403; *Diario de Madrid* (1805, jueves 28 de noviembre). p. 607; *Diario de Madrid* (1815, sábado 8 de julio). p. 36; *El Cetro constitucional* (1820, n.º 5). p. 33; *La Época* (Madrid) (1859, viernes 20 de mayo). [p. 4]; *La Moda elegante* (Cádiz) (1869, 6 de marzo). p. 70; *La América* (Madrid) (1872, 28 de septiembre). p. 5; Chaulié, Dionisio (1883). "Cosas de Madrid. Continuación (1). Memorias íntimas". *Revista contemporánea* LXVII: pp. 400-425; Chaulié, Dionisio (1887). "Apéndices a las cosas de Madrid. Originales perdidos. El poeta de Guardilla". *Revista contemporánea* LXVII: pp. 229-250.

²⁷ Le fragment censuré appartient à l'"Histoire de Feridoun, fils de Giamschid" (LXX quart d'heure).

Il s'agit de la nouvelle édition de 1785²⁸ qui fait suite aux quatre autres²⁹ que connaît ce recueil³⁰. Bibliophile passionné, conteur invétéré, traducteur occasionnel de farces et de canevas, magistrat érudit et homme de théâtre, Thomas-Simon Gueullette, éditeur, entre autres recueils, des *Fables de Bidpai*³¹, fut à peine lu en Espagne à l'exception de ses *Contes tartares* dont le nombre de traductions et de langues de traduction en démontre l'engouement unanime de l'Europe des Lumières³². L'accueil modeste qu'on réserva en Espagne à notre magistrat était redevable au maître de rhétorique sacrée, un Augustin galicien, au goût des belles-lettres, doté des savoirs et de l'érudition que son état lui imposait, et d'une curiosité naturelle bien particulière à en juger par les deux seuls livres qu'il traduisit.

Le décalage chronologique entre la date de publication de la traduction et la date d'édition de l'original expurgé relève de l'histoire matérielle du texte de Gueullette (Ramirez, 2010: 396-397). Sequeiros utilisa l'*editio princeps* de 1715, illustrée par Bucaille et précédée de l'Épître au duc de Chartres³³. Texte que Gueullette révisa, corrigea et augmenta successivement en trois volumes, en 1723³⁴ et en 1753³⁵, dates à partir desquelles furent supprimés épître et avertissement; le reste des éditions étaient pour la plupart des rééditions ou des réimpressions de ces dernières³⁶, qui circulèrent également hors de la France, notamment celle de 1785, censurée en Espagne.

²⁸ *Les Mille et un Quarts d'heure. Contes Tartares*, Nouvelle édition, Lille, chez C. F. J. Lehoucq, libraire, rue Neuve, la porte cochère à droite en entrant par la place, 1785, 3 vol. - in 12.

²⁹ Onze éditions au total dont le détail est donné dans "L'Histoire éditoriale du texte" (Ramirez, 2010: 777-785).

³⁰ Le catalogue de ses œuvres (théâtre, édition, contes, traduction, études critiques) est dressé par Gueullette dans son testament (Perrin, 2010: III, 2115-2119).

³¹ *Les Contes et fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, traduites, d'Ali Tchelebi Ben Saleh, auteur Turc, œuvre posthume par M. Galland. (Revue et publiée par Gueullette. (1724). Paris : André Morin. 2 vol. in-12). Cet ouvrage sera conclu par l'autre orientaliste de renom de l'époque, M. de Cardonne (1778). Paris : Simon. 3 vol. in-12).

³² Traduit en allemand (8), anglais (11), catalan (1), danois (1). hollandais (2), italien (2), portugais (3), russe (1) (Ramirez, 2010: I 780-785).

³³ *Les Mille et Un Quart-d'Heure. Contes Tartares*. Ornés de Figures en Tailles-Douces. T. I, Paris, au Palais, chez Jean-Baptiste Mazuel, sur les degrés de la Sainte-Chapelle, au Voyageur, 1715, et t. II, chez Guillaume Saugrain, vis-à-vis de la Grande Chambre du Palais à l'Ange Gardien, 2 tomes en 1 vol. in-12, 6ff. 420 p., 12 planches hors textes. [Certaines illustrations sont signées par P. Bucaille.] L'Épître au duc de Chartres est reprise jusqu' en 1730. (Ramirez, 2010: 396).

³⁴ *Les Mille et un quarts d'heure, Contes tartares*, [s.n.a.] Nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée, Ornée de figures en tailles douces, Paris, André Morin - Guillaume Saugrain, 1723. 3 vol, in-12° avec 19 planches. (Ramirez, 2010: 396).

³⁵ *Les Mille et un quarts d'heure, contes tartares*, Nouvelle édition, Paris, Libraires associés, 1753. 3 vol. in-12, (2) ff., 420pp. (2) ff, 418 p. 374 p. mal chiffrées 376 (à la suite d'un saut de pagination), (4)ff.(réed). (Ramirez, 2010: 396).

³⁶ Pour le détail de cette question, je me permets de renvoyer à nouveau à mon édition. (Ramirez, 2010: 396-401).

Aux soixante-quatorze quarts d'heure de la première édition (1715), Gueullette rajouta quarante et une histoires formant alors un recueil de cent quinze histoires³⁷ tartares qui comme le titre l'indique s'investissent dans le sillage du conte oriental mis à la mode par Antoine Galland à partir de sa traduction des *Mille et une nuits* (1704). Les *Mille et un Quarts d'heure* représentent un jalon incontournable de cette même tradition³⁸ dont le titre puise ses origines dans les *Nuits*. Dans ce même esprit, se succédèrent de nombreux titres partageant le numéral désormais mythique³⁹ entre autres, les *Mille et Un Jours* (Pétis de La Croix, 1710-1712), les *Mille et Une Faveurs* (Moncrif, 1716) les *Mille et Une Fadaises* (Cazotte, 1742), les *Mille et Une Folies* (Nougaret, 1771)⁴⁰. Bien que le recueil des *Contes tartares* appartienne au catalogue de la matière des *Nuits*, Gueullette s'en distingue dès le début du conte-cadre:

Gueullette signale une volonté claire de maîtriser sa matière et sa disposition. Choix éthique autant qu'esthétique d'ailleurs, ajustant les personnages et les histoires dans un rapport au monde et aux autres d'autant plus médité que celui qui règle le temps et l'espace des récits est un roi que la cécité vengeresse qui le frappe ouvre à la profonde lucidité. Schems-Eddin, le tailleur parricide rejoint ici ces rois qui sortent la nuit, déguisés, pour veiller sur leur peuple, tels Watek-Billah et Haroun-al-Raschid. (Ramirez, 2010: I, 186)

À cette même lignée de rois appartient Feridoun, le héros de l'une des histoires, le soixante douzième quart d'heure, *Histoire de Feridoun*⁴¹, *filz de Giamschid*, que Gueullette incorpore à la nouvelle édition et dont le fragment sera expurgé. Partie qui ne se trouvait donc pas dans l'édition traduite. Somme toute, le paragraphe censuré contient des expressions, telles "prophète" ou "souverain créateur", présentes dans le texte dès la première édition, lesquelles correspondent à des lieux communs de la matière orientale.

Le catalogue des traductions⁴² de Sequeiros reflète la fortune des *Contes tartares*, authentique réservoir de traditions profanes et sacrées, archive de sources orientales et des

³⁷ Voir la table des correspondances entre les deux éditions 1715 et 1753. (Ramirez, 2010: III, 2075-2077).

³⁸ Consulter Auguste Loiseleur-Deslongchamps (1838). *Essai historique sur les contes orientaux et sur les Mille et une Nuits* (*Préface des Mille et une Nuits*). Paris : Éd. du Panthéon littéraire; Perrin, Jean-François. (2004-2005). "L'invention d'un genre littéraire au XVIIIe siècle. Le conte oriental". *Féeries 2* : pp. 9-27.

³⁹ L'exception correspond à Théophile Gautier qui intitule son oeuvre: (1897) *La Mille et Deuxième T. I. Nuit. Romans et Contes*. Paris: Alphonse Lemerre. pp. 347-387.

⁴⁰ On trouvera une liste exhaustive dans mon édition. (Ramirez, 2010: 185).

⁴¹ Gueullette s'est inspiré du récit-cadre contenu dans l'article consacré à "Feridoun" dans la *Bibliothèque orientale* (D'Herbelot, 1697: 347-348).

⁴² Pour le détail, consulter l'histoire éditoriale du texte. (Ramirez, 2010: I, 780-785).

matières fictionnelle médiévales et de la Renaissance (Ramirez, 2010: III, 2052), et révèle aussi son succès auprès du public, quoique contesté⁴³, et réédité à plusieurs reprises.

Aucune de ces éditions ne portera de références ni à l'Orient⁴⁴, ni au nom de l'auteur: ce silence classera Gueullette au rang des absents dans le panorama littéraire espagnol. L'honneur d'être cité dans la traduction de Sequeiros revient à son contemporain " Monsieur Galland ", dans l'Approbation de Benito Casal y Montenegro (Sequeiros 1742: s.n.p.). Cette édition, peu soignée, n'en demeure pas moins précieuse par les paratextes qu'imposait la législation et qui constituent en soi une introduction au recueil, et un espace de réflexion et de (re)lectures du texte de Gueullette. Ces préliminaires textuels seront éliminés pour la plupart dans le tirage de 1789, suite à la nouvelle prescription de 1763 autorisant la suspension des paratextes (Álvarez Barrientos, 2005: 166). La réimpression se fera sans nom d'imprimerie ni d'éditeur, toujours à Madrid. On ne garde que la dédicace et le prologue au lecteur.

Quelques années plus tard, le texte circule toujours, et en 1796, l'imprimerie de Cruzado (Calle del Prado) à Madrid, le réimprime à nouveau en deux tomes, mais le titre a été modifié: *Los Mil y un quartos de hora: Cuentos Tártaros, Traducidos del idioma francés al español por el P. Fr. Miguel de Sequeiros. Y añadida con la Historia y aventuras de los siete viages que hizo el famoso Sindad el Marino, por D. F. A. D.*

La presse s'y intéresse et signale fort intelligemment:

Nueva impresión de los mil y un quartos de hora, cuentos Tártaros añadidos con la historia y aventuras de los siete viages que hizo el famoso Sindad el Marino: esta obrita que ha corrido tanto tiempo con tanto aplauso del público, aunque verdaderamente incompleta, á causa que el traductor no tuvo presente la última edición que se hizo, en su original francés, adicionada por el mismo autor, que siguiendo el mismo estilo de los cuentos se puede considerar como una perfección de la historia: se hallará en las Librerías de esta Corte. (*Diario de Madrid*, 1796: 403)

Les deux dernières éditions de 1802 et de 1820 semblent être des réimpressions, réalisées certes par des imprimeurs de renom de Madrid (Imprenta de la Administración del Real Arbitrio de Beneficencia et la veuve de Plácido Barco López⁴⁵). Les pages de titre restent

⁴³ Voici les propos d'un périodique de Madrid de l'année 1887: "[...] los Cuentos tártaros, libro pésimamente traducido del francés, recibido entonces con general contentamiento. » *Revista Contemporánea* (Madrid). 7/1887 (67) : p. 246.

⁴⁴ Tranchant en cela avec l'Avertissement de Gueullette concernant l'héritage oriental de ses contes (Ramirez, 2010: I, 227).

⁴⁵ *Los Mil y un quartos de hora: cuentos tártaros. Traducidos del idioma francés al español por el P. Fr. Miguel de Sequeiros. Y añadida con la Historia y aventuras de los siete viages que hizo el famoso Sindad [sic] el Marino/ por D. F. A. D.* Madrid : Imprenta de la Administración del Real Arbitrio de

inchangées pour l'essentiel, et confirment l'idée d'un recueil composé par les *Cuentos tártaros* de Sequeiros et le conte de Sindbad, traduit par D. F. A. D., dont l'identité demeure inconnu à cette date.

Ce brochage hasardeux, pratique habituelle des imprimeurs de l'époque, révélatrice du statut de fragmentation du conte, se réalise sans transition dans le texte entre le dénouement heureux de l'histoire de Schems-Eddin et Zebd-el-Caton aux récits des périples de Sindbad. La traduction des contes de Sequeiros se constitue arbitrairement en une passerelle de premier ordre pour connaître l'une des premières traductions en espagnol de l'un des contes les plus célèbres des *Mille et une nuits* de Galland⁴⁶, et par là même, cela serait l'une des premières traductions espagnoles de ces *Nuits*. La réception en Espagne des *Nuits* (Ramirez, 2009: 95-117) ne saurait ignorer la particularité des affinités électives entre ce magistrat picard et notre augustin galicien. Cette édition factice les associera au point qu'une certaine confusion s'établira entre les deux titres⁴⁷. En outre, D. F. A. D. reproduit le texte du recueil de Galland et traduit les histoires des voyages de Sindbad, dont il a supprimé toutes les marques du conte-cadre oriental, et Shéhérazade n'est pas l'exception.

4. Poétique de la fable et éloge du plaisir de la lecture

Conformément au topos préfaciel, dans son Approbation, le Docteur Casal y Montenegro loue la traduction du R. P. M. Sequeiros, et nuance son jugement en précisant que les qualités de l'auteur surpasse les vertus de l'interprète:

[...] En orden a la traducción, cotejé con toda puntualidad el original Francés, con la Versión Castellana, y la hallé ajustada a las reglas que prescribe la más discreta crítica. Como el R. P. M. Sequeros posee con perfección las tales lenguas, se ostenta más autor, que escribe en Castellano, que interprete de Lengua forastera: parece que traduce lo que piensa, i o que el autor francés pensó lo que el P. M. traduce, que es por lo que Seneca aclamó grande a su Procopio [...]. (Sequeiros, 1742: Aprobación s.n.p.)

Beneficencia (1802). 2 vol.; *Los Mil y un quartos de hora: cuentos tártaros. Traducidos del idioma francés al español por el P. Fr. Miguel de Sequeiros. Y añadida con la Historia y aventura de los siete viages que hizo el famoso Sindad [sic] el Marino, por D.F.A.D.* Madrid: Viuda de Barco López (1820). 2 vol.

⁴⁶ La première parution reconnue date de 1846: *Sindbad el marino o sea Historia de los siete maravillosos viages que hizo este célebre personaje* / escrita en árabe ; traducida al francés por M. Galland y puesta en castellano por ***. -- Barcelona : [s.n.], 1846 (imp. de Albert).

⁴⁷ Un exemple de cette confusion est évoquée dans un périodique de Cadix: "Fadh1-Ben-Reby, Visir del célebre Haroum-al-Raschid y sucesor del famoso Giafar, tan conocido en los cuentos tártaros de *Las mil y una noches*". La Moda elegante (Cádiz) (1869, 6 de marzo): p. 70.

La traduction de Sequeiros est bien plus irrégulière de ce que n'avancent le Docteur Casal y Montenegro, et les deux autres censeurs: version fautive sous bien des angles; victime d'une littéralité hâtive allant jusqu'au néologisme (vedovine vs Bédouins; calendario vs calender), capricieuse même (sofá o silla, silla vs sofa), et aux maintes infidélités (fieles vasallos vs fidèles sujets; Ave Maria vs la prière du soir; arzobispo vs astrologue). À cela s'ajoutent des mots en français non traduits et parsemant le texte; ce sont par ailleurs des expressions fortement connotées dans le contexte des contes et de la matière orientale: à savoir, "Mahomet", les "houris", les "fées", le "sofa". Le terme "houris" est annoté par Gueullette (Ramirez, 2010: I, 13, 233) et Sequeiros traduit fidèlement toute l'annotation de l'original (Sequeiros, 1742: I, 8). Pourtant, il garde les deux termes en français alors que les équivalences existent en espagnol: les "huries" et les "hadas". Donc, Sequeiros énonce en français la désignation de deux figures féminines de l'Orient et de l'Occident, les unes peuplent le paradis du *Coran* et les secondes sillonnent les mondes du merveilleux; tout en ayant en partage d'inaliénables pouvoirs surnaturels et magiques. L'Augustin Sequeiros se jouerait-il de ses lecteurs, ou des censeurs? Supercherie littéraire ou boutade du traducteur, Sequeiros taira en espagnol le pouvoir magique de femmes merveilleuses.

Malgré ces entorses au texte, dont nous ne révélons ici qu'un échantillon, on ne saurait conclure à l'incompétence du traducteur, mais peut-être pourrait-on évoquer la légèreté de l'"intérprete de lengua forastera" selon Casal y Montenegro (Sequeiros, 1742: Aprobación: s.n.p.), voire son inconséquence comme auteur. De tels écarts contrastent lourdement avec l'efficacité de sa traduction concernant la farce en patois dans lequel s'expriment les comédiens représentant des paysans dans la pièce du jeune calender (Ramirez, 2010: CVI, 575-580)⁴⁸ (*Aventuras del mozo calendario*, Sequeiros, 1742: II, 189-207).

Imperfections qui n'entravent nullement la lecture des récits tartares rendus en général dans une prose acceptable et dans un style agile qui restitue la théâtralité orientale du sérail, de la mosquée et du Prophète, du tyran et du prince des lumières, des odalisques et des amours infâmes, des castrations et des eunuques noires, des violences obscures et des escarboucles étincelantes que narrent Ben-Eridoun au prince Schems-Eddin, aveuglé par la cruauté des Vizirs, que seule l'épouse fidèle Zebd-el-Caton saura remédier⁴⁹. Certes, Sequeiros réussit à voiler la représentation de l'Orient de l'infamie et le soupçon du merveilleux en instaurant,

⁴⁸ Correspondant dans l'édition de 1715 aux *Aventures du Jeune calender*, LXVI.

⁴⁹ L'étude complète des contes, les notices et les résumés sont amplement développés dans notre édition. (Ramirez, 2010: I, 187-225, 636-775 ; III, 2179-2338).

apparemment, la seule lecture édifiante au service du propos moral du prince, du temps souverain du pouvoir, et à la faveur du plaisir de lire. Son prologue le confirme (Sequeiros, 1742). Gueullette y aurait trouvé son compte, mais seule en partie, car, ne l'oublions pas, l'écriture de Gueullette relève d'une complexe pratique de la réécritures et de l'*analecta*: son goût de l'archive, son inclination pour la scène, son art de la composition et sa perfection de l'harmonie des fragments textuels font de ses récits tartares un monument de sources variées et une mosaïque polymorphe aux multiples enchâssements narratifs, parfaitement assemblés. De sorte que la "surenchère référentielle et fictionnelle" (Ramirez, 2010: I, 193) de ses contes mobilisent à tout lecteur, *lector in fabula*, bien au-delà de la fable du récit-cadre. À cela, la morale de Sequeiros oppose une injonction bien sévère et quelque peu naïve: ses contes ne s'adressent qu'aux bons lecteurs, rejetant les lecteurs malveillants incapables d'*inférer* les vertus et les bontés de ce livre:

En fin, tú sabrás aprovecharte de la moralidad que se infiere de estos Cuentos Tártaros, por ser mi fin exponerlos, para que de ellos se saque el jugo del escarmiento, del temor y de saber seguir lo bueno, y huir de lo malo; y pues tú, y yo echamos ya a fuera lo malo de los lectores malévolos, aprovechémonos de la moral de este libro. (Sequeiros, 1742: Prólogo s.n.p.)

Outre les conventions classiques des paratextes tels le panégyrique du censeur envers l'auteur, ou l'apologie du texte en question, et l'emphase morale du prologue, les censures de P. Fr. Josef Cerdán, D. Vicente Ventura de la Fuente y Valdés, et l'approbation du Docteur Benito Casal y Montenegro développent une double réflexion sur la multiplicité des langues et sur la poétique de la fable. D'une part, cela relève de la tradition augustinienne de la nouvelle alliance des langues "qui nécessitait de prophéties, et donc du secours des langues, de la multiplicité des signes" (Poujoulat, 1866: II, 48) visant l'entendement moderne et l'efficacité langagière pour éclairer les ténèbres, comprendre les signes et révéler les énigmes creusées par les multiples langues. Diversité des langues qui rend l'homme en quelque façon étranger à l'homme (Saint Augustin, 1855: III, 26)⁵⁰.

D'autre part, du point de vue de la réflexion sur la fable, les *Cuentos tártaros* seraient des récits visant à prévenir l'oisiveté, le péché et le vice. Cette fonction didactique et édifiante de la littérature, par ailleurs tout à fait prévisible pour l'époque, sera renforcée par la censure de Vicente Ventura de la Fuente y Valdés qui replace la réflexion dans le sillage de la tradition

⁵⁰ "De la diversité des langues qui rompt la société des hommes, et de la misère des guerres, mêmes les plus justes". Chap. VII. *Cité de Dieux*, t. III livre XIX, chap. VIII (Saint Augustin, 1855: 25-27).

classique de la fable ésopique, au point que les vertus des *Cuentos tártaros* provoquent un "nobilísimo embeleso de los días" (Sequeiros 1742: Censura, s.n.p.) prouvant le génie du conteur qui se doit de divertir et l'expertise du fabuliste capable d'enseigner sans sombrer dans l'erreur du faux. Il signale que les "fabulas y semejantes invenciones, [son] notables fundamentos de discretas máximas, empresas y de infinitas moralidades" (Sequeiros 1742: Censura, s.n.p.). Vicente Ventura de la Fuente s'appuie à nouveau sur Saint Augustin se rapportant à Horace et à Ésope pour distinguer "le récit imaginaire" du "mensonge", légitimant l'omniprésence des fables dans les livres saints en qualité de "pure fiction" qui instruisent une "narration supposée" de ce que l'on a vu, "exempte de mensonge" (Saint Augustin, 1868: XIII, 233)⁵¹.

Cette même argumentation de la défense de la fable morale, et de la traduction de récits fabuleux et moraux, est reprise et approfondie par Benito Casal y Montenegro qui, dans son Approbation (datée du 5 avril 1742), en légitime l'association en s'appuyant sur la longue tradition des Anciens qu'il énumère avec plus d'érudition et de confusion que d'arguments: les Aristote, Horace, Rapin, et Quadrio sont suivis des poètes de l'Antiquité (Hésiode, Quintilien, Ésope, Homère); des philosophes (Platon, Macrobe ou Cicéron); des orateurs (Menenius, Thémistocle, Démosthène). La fable ne constitue nullement un simple artifice au service de l'illusion et du mensonge, mais une figuration de la vérité, émulant "les voiles figuratifs sous lesquels on enveloppe celles-ci [vérités proposées à l'intelligence], pour exercer l'âme pieuse et ne pas diminuer leur prix en les exposant à ses yeux immédiatement et sans nuage" (Saint Augustin, 1868: X, 230)⁵². Ce détournement des choses par le surnaturel ou les fictions, n'est point un appel à la conscience claire des vérités telles que le croyaient Montaigne et Malebranche, mais une défense de la métaphore, de l'allégorie et de la capacité d'analogie, et ce, sans déroger aux principes de l'utile et de l'agréable, unissant l'agrément esthétique et la justesse morale. Car l'art ne saurait profaner l'âme⁵³.

L'appareil préficiel, des censures à l'approbation et au prologue, s'avise de justifier la fable traduite et de préserver les contes fabuleux du destin du soupçon qui pèse sur sa nature. Soupçon qui introduit le doute et l'interrogation, la vérité et ses corollaires (la certitude, la

⁵¹ "Examen des passages de l'Évangile qui semblent autoriser le mensonge". Chap. XIII. *Contre le mensonge*. À Consentius. (Saint Augustin, 1868: 233).

⁵² "Autre chose est de cacher la vérité, autre chose est de mentir. Abraham et Isaac justifiés. L'action de Jacob n'était pas un mensonge. La métaphore. L'antiphrase. Pourquoi il y a des tropes dans la Sainte écriture?". Chap. X. *Contre le mensonge*. À Consentius. (Saint Augustin, 1868: 229-231).

⁵³ Ces idées sont largement développées dans l'appareil préficiel du *Canocchiale* de Tesauro. (Sequeiros, 1741).

raison, l'erreur, l'imagination). (Ramirez, 2002: 224). Le conte moral est plaidé vraisemblable par les censeurs qui défendent de la sorte la traduction d'un texte de Gueullette. Dans ce sens, aucune originalité ne distingue les propos du R. P. Josef Cerdan, conformes à l'usage, et concluant que la finalité ultime du livre réside dans un seul fait: "dirigir las almas al ultimo fin" (Sequeiros, 1742).

Pourtant, l'on ne saurait s'en tenir uniquement aux propos moraux de cette préface, car le conte de Gueullette d'emblée déroge à la norme: il mêle les genres, il mélange les langues et les langages, les traditions et les images, et replace inexorablement l'homme dans l'Histoire. Aussi à l'instar de ses contemporains (Crébillon, Duclos, Hamilton, La Fontaine, Montfaucon de Villars, Montesquieu, Voltaire. etc.) qui écrivirent des contes et conçurent aussi des récits merveilleux, il réussit à convertir la candeur des féeries plaisantes et le spectacle des bienséances moralisatrices aux avantages des Lumières, imposant la critique et la lucidité, évoquant la recherche du savoir pour le bonheur des uns et des autres, dans des récits convertissant les monarques en de simples pantins que le destin rend aveugle et que l'action des hommes et des femmes peuvent corriger et transformer, telle Zebd-El-Caton, ou Gulguli Chemamé dans le conte du Centaure bleu⁵⁴...

5. *Coda*. Sous le signe d'Ézéchiél

Mais, abstraction faite des paratextes qui disparaissent à partir de l'édition de 1796, les *Mil y un cuartos de hora. Cuentos tártaros* se doivent d'être entendus aussi tels que Gueullette "passeur de récits universels" (Ramirez, 2010: I, 195) les conçut, à savoir comme un réservoir incessant de lectures, un thésaurus de fragments agencés par la raison et remaniés par le goût de l'invention, poursuivant incessamment la jouissance des fictions au péril même de s'en griser, pour éprouver le monde symbolique des contes au miroir de l'Histoire, dans la vérité et dans ses énigmes, dans ses figures de fiction et les troubles de la raison confrontée à l'imposture, et aux supercheries d'un Siècle traversé d'inquiétude (Deprun, 1979).

Or, inopinément, ou par convention, le R. P. Fr Josef Cerdán convoque à la fin de sa censure la figure d'Ézéchiél⁵⁵, le dévoreur de livre, pour louer les douceurs miellées des *Mil y un cuartos de hora*. Figure qui interpelle aussi Gueullette, lui aussi prodigieux *hellus*

⁵⁴ Ce conte correspond aux quarts d'heure XLIV-XLVI (Gueullette, 1715: II) et (Sequeiros, 1742: II).

⁵⁵ Personnage que Vicente Ventura de la Fuente y Valdés avait évoqué dans son Approbation de la traduction du *Canocchiale*, concernant les vertus du Traducteur "imitando la doctrina de Ezequiel en buscar en la prudencia, y en la sabiduría, la fortaleza [...]" (Sequeiros, 1741: I).

*librorum*⁵⁶, qui n'aura jamais renoncé à la volupté des fictions et à l'émerveillement des représentations.

⁵⁶ "Livre": "Cicéron appelle M. Caton *hellus librorum*, un dévoreur de livres." *L'Encyclopédie* (Ramirez, 2010: I, 191).

Bibliographie

- Aguilar Piñal, Francisco (1981). *Bibliografía de Autores Españoles del Siglo XVIII*. Tomo VII. Madrid: CSIC.
- Aguilar Piñal, Francisco (1984). *La Biblioteca de Jovellanos*. Madrid: CSIC.
- Aguilar Piñal, Francisco (dir.) (1996). *La Historia literaria en el siglo XVIII*. Madrid: Trotta-CSIC.
- Álvarez Barrientos, Joaquín (2005). *Ilustración y Neoclasicismo en las letras españolas*. Madrid: Editorial Síntesis.
- Aristote (1824). "Éthique à Nicomaque". Ed. et trad. M. Thurot. *La morale et la politique d'Aristote*. Paris: Firmin Didot.
- Ballard, Michel (2007). *De Cicéron à Benjamin: traducteurs, traductions, réflexions*. Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires de Septentrion.
- Ballard, Michel et Lieven D'Hulst (éds.) (1996). *La traduction à l'âge classique*. Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion.
- Benjamin, Walter (2000). *Œuvres*. 3 tomes. Paris: Gallimard.
- Berman, Antoine (2012). *Jacques Amyot, traducteur français: essai sur les origines de la traduction en France*. Paris: Belin.
- Bocquet, Catherine (2001). *L'art de la traduction selon Martin Luther ou lorsque le traducteur se fait missionnaire*. Artois: Presses Universitaires.
- Buigues, Jean-Marc (2002). "Les traductions dans l'Espagne des Lumières: langues, rythmes et contenus". *Bulletin hispanique* 104 (1): pp. 101-119.
- Burke, Peter (2010). *La traducción cultural en la Europa moderna*. Madrid: Ediciones Akal.
- Burke, Peter and R. Po-chia Hsia (2007). *Cultural Translation in Early Modern Europe*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Capmany, Antonio de (1776). *Arte de traducir el idioma francés al castellano. Con el vocabulario lógico y figurado de la frase comparada de ambas lenguas*. Madrid: en la Imprenta de D. Antonio de Sancha.
- Chantreau, Pierre Nicolas (1781). *Arte de hablar bien francés o gramática completa dividida en tres partes* (sic). Madrid: Don Antonio de Sancha.
- Chavy, Paul (1982). "Depuis quand traduit-on en français?". *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*. Tome XLIV. pp. 361-362.

- Checa Beltrán, José (1991). “Paralelos de lenguas en el siglo XVIII: de Feijoo à Vargas Ponce (1726-1793)”. *Revista de literatura* LIII (106): pp. 485-512.
- Chraïbi, Aboubakr et Carmen Ramirez (ed.) (2009). *Les Mille et une Nuits et le récit oriental. En Espagne et en Occident*. Paris: L’Harmattan.
- Cicéron (1867). *Oeuvres complètes, Rhétorique à Herennius*. Tome II, traduction de M. K. L. Delcasso, *De l’invention*, traduction de Eugène Greslou. Paris: Garnier Frères.
- Clément, Jean-Pierre (1980). *Las lecturas de Jovellanos*. Oviedo: Idea.
- Coderre, Armand-Daniel (1934). *L’œuvre romanesque de Thomas-Simon Gueullette (1683-1766)*. Imprimerie Mari-Lavit.
- Couceiro Freijomil, Antonio (1972). *Enciclopedia gallega*. Vol. III. Santiago de Compostela: Editorial de los Bibliófilos Gallegos (Imp. Paredes).
- Deprun, Jean (1979). *La philosophie de l’inquiétude en France au XVIIIe siècle*. Paris: Vrin.
- Desfourneaux, Marcelin (1973). *Inquisición y censura de libros en la España del siglo XVIII*. Versión española de J. Ignacio Tellechea Idígoras. Madrid: Taurus.
- Delisle, Jean et Judith Woodsworth (sous la dir.) (1995). *Les traducteurs dans l’histoire*. Canada: University of Ottawa.
- D’Herbelot, Barthélemy (1697). *Bibliothèque orientale, ou dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connaissance des Peuples de l’Orient*. Paris: par la Compagnie des Libraires.
- Díaz Díaz, Gonzalo (2003). *Hombres y documentos de la filosofía Española*. Vol. VII. Madrid: CSIC.
- Didi-Huberman, Georges (2011). *Atlas ou le gai savoir inquiet*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Dolet, Estienne (1540). *La maniere de bien traduire d’une langue en autre*. Lyon: Estienne Dolet.
- Domergue, Lucienne (1982). *Censure et Lumières dans l’Europe de Charles III*. Paris: CNRS.
- Domergue, Lucienne (1996). *La censure des livres en Espagne à la fin de l’Ancien Régime*. Madrid: Bibliothèque de la Casa de Velázquez.
- Étienvre, Françoise (1996). “Le gallicisme en Espagne au XVIIIe siècle: modalités d’un rejet”. Jean-René Aymes (Ed.). *La imagen de Francia en España durante la segunda mitad del siglo XVIII*. Alicante: Presses de la Sorbonne Nouvelle e Instituto de Cultura “Juan Gil-Albert”. pp. 99-112.

- Fayard, Janine (1979). *Les membres du Conseil de Castilla à l'époque moderne (1621-1746)*. Genève: Librairie Droz.
- Feijoo, Benito Jerónimo (1777-1778). *Teatro crítico universal o Discursos varios en todo género de materias, para desengaños de errores comunes*. Madrid: D. Joaquín Ibarra, a costa de la Real Compañía de Impresores y Libreros.
- García Garrosa, María Jesús y Francisco Lafarga (2004). *El discurso sobre la traducción en la España del siglo XVIII: Estudio y Antología*. Kassel: Reichenberger.
- García Morales, Justo (1972). "Un informe de Campomanes sobre las bibliotecas españolas". *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos* 75: pp. 95-126.
- Hitzel, Jean (1997). *Istanbul et les langues orientales*. Paris: L'Harmattan.
- Hulst, Lieven de (1990). *Cent ans de théorie française de la traduction: de Batteux à Littré (1748-1847)*. Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires de Septentrion.
- Índice general de los libros prohibidos* (1844). Madrid: Imprenta de D. José Félix Palacios.
- Lanza Álvarez, Francisco (1953). *Dos mil nombres gallegos*. Buenos Aires: Ediciones Galicia del Centro Gallego de Buenos Aires.
- Lazcano, Rafael (2007). "Colegio de doña María de Aragón (Madrid): de los orígenes a la desamortización de Mendizábal". Francisco Javier Campos y Fernández de Sevilla (ed.). *La desamortización: el expolio del patrimonio artístico y cultural de la Iglesia en España: actas del Simposium 6/9-IX-2007*. Ediciones Escorialenses: Real Centro Universitario Escorial-María Cristina. pp. 369-412.
- Luther, Martin (1964). "Épître sur l'art de traduire et sur l'intercession des saints" (1530). *Œuvres*, t. IV, traduction de Jean Bosc. Genève: Labor et Fides. pp. 190-204.
- Mounin, Georges (1994). *Les belles infidèles*. Paris: Presses Universitaires de Lille.
- Poujoulat, Jean-Joseph-François (1866). *Histoire de Saint Augustin*. Tours: Alfred Mame et fils, éditeurs.
- Ramirez, Carmen (2002). "Le soupçon du merveilleux dans le conte des Lumières". Régine Jomand-Baudry et Jean-François Perrin (dir.). *Le Conte merveilleux au XVIIIe siècle: une poésie expérimentale*. Paris: Kimé. pp. 212-228.
- Ramirez, Carmen (2010). *Thomas-Simon Gueullette, Contes*. Jean-François Perrin (dir.). Vol. I. III. Paris: Champion, "Bibliothèque des Génies et des Fées".
- Rodríguez de la Flor, Fernando (2004). *Biblioclismo. Una historia perversa de la literatura*. Sevilla: Renacimiento.

- Rodríguez de la Flor, Fernando (2012). *Mundo simbólico. Poética, política y teúrgica en el Barroco hispano*. Madrid: Akal.
- Saint Augustin. (1855). *La cité de Dieu*. Traduction nouvelle avec une introduction et des notes par M. Émile Saisset. T. III. Paris: Charpentier, libraire-éditeur.
- Saint Augustin (1868). *Œuvres complètes*. M. Raulx (sous la dir.). T. XII. Bar-Le-Duc: L-Guérin et Cie.
- Saint Jérôme (1838). "Devoirs d'un traducteur des livres sacrés". *Œuvres de Saint-Jérôme*, publiées par M. Benoît Matougues, sous la direction de M. L. Aimé Martin, série II, Critique sacrée. Paris: Auguste Desrez. pp. 131-140.
- Santiago Vela, Gregorio de (1931). *Ensayos de una Biblioteca Ibero-Americana de la Orden de San Agustín*. Vol. VIII. Madrid: Impr. del Asilo de Huérfanos del S. C. de Jesús.
- Sarmiento, Martín Fray de (2003). *Vida y obra del Rvdmo. P. M. F- (1695-1772)*, sacada a la letra de un manuscrito anónimo del s. XVIII. Isidro García Tato y Felipe Valedés Hansen (ed.). Santiago de Compostela: CSIC.
- Stackelberg, Jurgen von (2002). "La traduction dans l'Europe française (1680-1760)". Peter Eckhard Knabe, Roland Mortier et François Moureau (ed.). *L'Aube de la modernité: 1680-1760*. John Benjamins Publishing. pp. 47-62.
- Van Hoof, Henri (1991). *Histoire de la traduction en Occident*. Paris: Duculot.
- Vargas Ponce, José de (1798). *Declamación contra los abusos introducidos en el castellano presentada y no premiada en la academia española, año de 1791. Síguela una disertación sobre la lengua castellana, y la antecede un diálogo que explica el designio de la obra*. Madrid: en la Imprenta de la Viuda de Ibarra.
- Viallon, Marie F. (2001). *La traduction à la Renaissance et à l'Âge classique*. Saint-Étienne: Publications de l'Université de Saint-Étienne.
- Zuber, Roger (1968). *Les " Belles Infidèles " et la formation du goût classique. Perrot d'Ablancourt et Guez de Balzac*. Paris: Armand Colin.